

Introduction

Depuis une vingtaine d'années, les études leibniziennes se sont profondément renouvelées.

Yvon Belaval présentait la philosophie de Leibniz comme un « système », tout en faisant largement droit au caractère historique de sa pensée¹. Grâce au travail d'édition actuel², il apparaît de plus en plus nettement que la pensée de Leibniz ne s'est pas développée comme un système³, mais plutôt comme une suite de projets, de tentatives, parfois restés à l'état de simples esquisses. Ses ouvrages en apparence les plus achevés et les plus systématiques comme *Le Discours de métaphysique* (1686), *Les Nouveaux Essais sur l'entendement humain* (1703) ou les *Essais de Théodicée* (1710), peuvent être lus comme des formes d'expérimentations théoriques qui proposent une version *possible* des concepts fondamentaux de sa pensée. En supposant l'existence d'un système leibnizien, on impose à ces œuvres majeures le statut de perspectives sur le tout, on

1. *Leibniz. Initiation à sa philosophie*, Vrin, 1962.

2. Il n'existe pas d'édition complète des œuvres de Leibniz. La publication des *Sämtliche Schriften und Briefe* est en cours : *Gottfried Wilhelm Leibniz. Sämtliches Schriften und Briefe* herausgegeben von der Preussischen Akademie der Wissenschaften [désormais : Hrsg. von der Berlin Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften und der Akademie der Wissenschaften in Göttingen], Darmstadt puis Berlin, 1923 (désormais A). Les différentes équipes éditoriales ont sur internet une page d'accueil commune, qui renseigne sur l'état actuel de l'édition et rend accessibles en ligne de nombreux textes inédits : www.leibniz-edition.de

3. C'est à Michel Fichant que l'on doit cette nouvelle approche des textes de Leibniz. Lire en particulier sa présentation du *Discours de métaphysique* et de la *Monadologie*, Gallimard, « Folio essais », 2004, p. 14-21.

lit dans ces textes ce que l'on comptait déjà y trouver. La profusion des textes inédits rendus progressivement publics par l'édition académique conduit à aborder autrement les ouvrages les plus connus.

En effet, chacun de ces ouvrages est toujours écrit dans le *contexte* d'une discussion, d'une controverse, d'un échange réel ou seulement escompté avec d'autres penseurs. Tout autant, sinon plus que dans ces œuvres majeures, c'est dans l'écriture épistolaire que les thèses de Leibniz s'élaborent de la manière la plus fidèle à sa conception de la pensée comme processus qui ne vise pas tant à s'achever ou à se fixer en soi-même, qu'à épouser régulièrement *le point de vue d'autrui* pour manifester quelque chose de sa singularité propre.

Juriste de formation, spécialiste de l'art des controverses, homme des relations publiques, Leibniz écrivait *constamment*, non pas « son œuvre », mais des notes, des débuts, des morceaux d'œuvres possibles, pour lui et pour d'autres. *Le Discours de métaphysique*, par exemple, n'était destiné à la publication que comme la première partie d'un ouvrage qui aurait rendu *publique* la correspondance avec Arnauld, elle-même devant être retravaillée à cette fin. Nombreux sont les textes dont la rédaction était envisagée comme un premier essai, que Leibniz projetait de livrer à une refonte ultérieure, non pas tant au gré des intérêts du moment, qu'en vertu de la conviction selon laquelle la pensée de l'un ne s'élabore que dans son commerce avec celle des autres.

Les textes récemment publiés montrent à quel point penser était pour lui faire l'essai du possible, au risque constant et assumé de l'incohérence ou de la confusion. Si Leibniz est classiquement compté parmi les rationalistes, il apparaît que la rationalité qu'il met en œuvre est comme à l'étroit dans les catégories auxquelles on a l'habitude de l'associer. C'est son esprit de conciliation qui, selon un paradoxe seulement apparent, l'éloigne de la systémativité. Aussi la découverte constante de

textes inédits apprend-elle moins à compléter ce qui serait *l'unité* de son œuvre qu'à modifier notre regard sur son style de pensée, une pensée constamment à *l'œuvre*.

Si l'on veut rendre justice à l'historicité des concepts leibniziens, on risque toutefois deux écueils. Le premier consiste en l'application d'une analogie trompeuse, qui n'est que le pendant de l'approche systématisante et statique : l'évolution des concepts suivrait une forme de développement, selon un modèle préformationniste rigide. La « monade » des années 1710 serait déjà présente *en germe* dans la « substance individuelle » des années 1680, par exemple. C'est négliger l'importance que Leibniz accorde aux *événements* et à leur contexte de survenue : à leurs *circonstances* singulières et aux *rencontres* qui les constituent. Il y a bien de tels événements dans la pensée leibnizienne, ce pourquoi l'étude biographique est d'un intérêt philosophique pour saisir la genèse de ses concepts¹. Le second écueil consiste dans l'idée que cette historicité interdirait de chercher une continuité là où il n'y aurait en réalité que des ruptures, des bouleversements, une série d'« avant » et d'« après ». Certes, « le Leibniz » des années 1710 n'est plus celui des années 1680. Mais cet effort de périodisation ne fait pas droit à la *persistance des questions* qui furent les siennes. Alors, continuité ou discontinuité ? La question est peut-être mal posée.

Pour notre part et dans les limites de cette présentation, nous choisissons de considérer la philosophie de Leibniz comme un processus continu, qui demeure le même du début à la fin de sa carrière intellectuelle. Il ne s'agit pas tant de repérer des constantes pour négliger les ruptures, que d'exposer en quoi les constantes elles-mêmes sont porteuses de tensions

1. Nous recommandons la biographie intellectuelle de Maria Rosa Antognazza, Leibniz. *An Intellectual Biography*, Cambridge University Press, 2009.

et de difficultés qui sont moins des aspérités qu'il faudrait lisser, que des marques de leur fécondité, c'est-à-dire de leur puissance de rupture aussi bien à l'égard des scolastiques que des « Modernes¹ ».

Pour exposer un échantillon des intentions de Leibniz en philosophie, nous avons choisi de suivre le *concept de substance*, qui concentre une grande part des difficultés où se manifeste le style conceptuel de Leibniz : effort de conciliation et, pour cela, de rupture, avec les autres et avec soi. En adoptant une perspective d'emblée métaphysique sur l'« œuvre », nous invitons à découvrir ce qui commande l'exercice d'une rationalité singulière, qui ne transige jamais avec la notion d'*ordre* tout en fondant la possibilité d'une approche confuse, sensible et affective des phénomènes.

1. Il faut entendre par là le programme d'explication mécaniste de la nature, défini essentiellement par Descartes.

Métaphysique de la substance

La substance individuelle : sources logiques et théologiques

L'époque où on lisait la pensée de Leibniz comme l'expression et le développement d'un logicisme intégral¹ semble bien révolue.

Certes, les années qui précèdent le *Discours de métaphysique* (1686) sont marquées par l'effervescence des projets et des tentatives de fondation logique (méthodique) de la science et de la connaissance en général². On doit reconnaître que les ébauches et échantillons produits par Leibniz, de cette « science générale » qui devait réunir l'encyclopédie et la caractéristique universelle, informent de l'intérieur le processus qui conduit à la théorie de la substance individuelle, au cœur de la métaphysique leibnizienne.

L'idée d'un « alphabet des pensées humaines³ » exprime l'intention de traiter les concepts comme des composés d'idées simples, que l'on pourrait inventorier et combiner selon un « calcul » permettant la mise à jour des *termes premiers* de la connaissance et dont l'effet serait la résolution de toutes les controverses. Le champ initial d'application d'une telle méthode était le droit et la jurisprudence universelle (soit la religion). La

-
1. À la manière de Bertrand Russell (*A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, Cambridge University Press, 1900) ou de Louis Couturat (*La Logique de Leibniz*, Olms, 1985).
 2. Voir l'anthologie réalisée par J.-B. Rauzy, *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités. 24 thèses métaphysiques et autres textes logiques et métaphysiques*, dir. J.-B. Rauzy, Paris, PUF, 1998 (désormais TLM).
 3. Exposée dans le *De Arte Combinatoria* de 1666, in *Die Philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, hersg. von C.I. Gerhardt, Berlin, 1875-1890, reprint Olms, 1978, (désormais GP) IV, p. 27-104.

caractéristique universelle, qui s’inspire de l’écriture mathématique, et dont les échantillons sont l’algèbre et l’arithmétique, est présentée comme l’*organon* de la science générale. Il s’agit d’une méthode où la formule mathématique est prise pour modèle afin d’« inventer des formules ou lois générales auxquelles on puisse assujettir tout genre de raisonnement (comme nous utilisons le calcul arithmétique)¹. »

Mais la métaphysique est tout autant « théologie naturelle² » que « vraie logique³ ». Il est délicat de séparer les exigences de formalisation des connaissances dont le principe est conçu comme art de démontrer (qui n’est autre que « l’art d’inventer »), de la réflexion sur la nature divine. En effet, classiquement définie comme science de l’être, la métaphysique est d’abord la science de l’Être principal. À partir de là, qu’est-ce qui, dans le créé, revient à Dieu ? Qu’est-ce qui revient proprement à la créature ? La question d’un tel partage⁴ engage et mobilise une théorie logique de l’*attribution*, qui entre dans l’élaboration du concept de substance exposé dans le *Discours de métaphysique*. Aussi les instruments logiques mis au point dans les années antérieures ne sont-ils jamais réellement séparables de l’inspiration théologique du texte. Il s’agit toujours de parvenir à distinguer les actions de Dieu de celles des créatures, comme l’indique le titre de l’article 8 : « Pour distinguer les actions de Dieu et des créatures, on explique en quoi consiste la notion d’une substance individuelle. »

Une substance est individuelle si sa notion est complète. Qu’est-ce qu’une notion complète ? En quoi détermine-t-elle le caractère substantiel et individuel de ce qui est ?

La question est formulée par Leibniz de la manière suivante : que signifie « être véritablement attribué à un sujet⁵ ? » Les conditions de

1. TLM, « Éléments de la Raison », p. 149.

2. Lettre au landgrave de Hesse-Rheinfels, GP II, p. 83.

3. Lettre à la princesse Élisabeth, GP IV, p. 292.

4. Qui anime la réflexion qui conduira aux *Essais de Théodicée* (désormais Th) en 1710.

5. « Il faut donc considérer ce que c’est que d’être attribué véritablement à un certain sujet » *Discours de métaphysique* (désormais DM), 8.

l'attribution renvoie à celles qui définissent la vérité des propositions. La prédication doit avoir un fondement dans la « nature des choses ». Dit autrement, le prédicat doit être compris dans le sujet, selon l'adage célèbre « *praedicatum inest subjecto* », « ou bien, écrit Leibniz à Arnauld, je ne sais ce qu'est la vérité¹ ». La substance en tant que sujet dernier est cet être auquel correspond une notion et *une seule*, qui ne peut être attribuée à *aucun autre sujet*. Pour satisfaire ce caractère dernier, joint à la condition d'unicité, il faut poser que la notion qui définit la substance contient l'ensemble des prédicats dont aucun ne manque à sa complète et unique détermination². Une notion n'est complète que si elle contient *tous* les prédicats susceptibles d'être attribués à son sujet. Une substance n'est individuelle que si elle possède une notion complète.

C'est d'abord, il faut y insister, une définition logique de la substance. Logique, en tant qu'elle est en partie issue de la distinction entre le concret et l'abstrait, qui préoccupe Leibniz durant ces années. Leibniz se dit nominaliste « par provision³ » — de manière provisionnelle — contrairement à Hobbes. Il ne décrète pas que seuls existent les concrets, mais que l'on peut considérer les abstraits comme des abréviations linguistiques : parler de « chaleur » par exemple, c'est en réalité parler de l'état d'un sujet concret, en opérant une sorte de raccourci. D'où l'idée qu'il n'existe à proprement parler que des êtres concrets, les substances. Mais qu'aux termes abstraits ne correspondrait aucune réalité n'est pas une idée leibnizienne ; les abstraits ont bien une signification et une réalité : dans l'entendement de Dieu, région des essences ou des possibles. Sans quoi, les vérités éternelles seraient de pures conventions, ce que Leibniz récuse de manière radicale. Il faut bien, rappelons-le, que la prédication et de manière plus générale, la démonstration, soient fondées dans la « nature

1. À Arnauld, 14 juillet 1686, GP II, p. 56.

2. « [...] nous pouvons dire que la nature d'une substance individuelle ou d'un être complet est d'avoir une notion si accomplie, qu'elle soit suffisante à comprendre et à en faire déduire tous les prédicats du sujet à qui cette notion est attribuée » (DM, 8).

3. A, VI, iv, p. 996.

des choses », qui constitue l'entendement divin lui-même. L'univocité de la raison, de la créature à Dieu, interdit d'adopter un nominalisme radical et définitif.

Le champ logique libéré par la distinction du concret et de l'abstrait permet de ne pas confondre le discours de l'inhérence du prédicat au sujet avec une théorie de l'inclusion de l'accident dans la substance concrète : les accidents n'existent pas dans la substance concrète, mais bien du point de vue du discours qui prend pour objet la forme propositionnelle. Dire que le prédicat est inclus dans le sujet, c'est parler de propositions et non de choses. C'est en ce sens qu'on peut parler d'une fondation logique de la substantialité.

Mais c'est alors que la part de Dieu est nécessaire. Nous ne pourrons jamais achever l'analyse d'une notion complète qui détermine une substance individuelle, car cette notion suppose un progrès réellement *infini* contrairement aux propositions nécessaires, dont la résolution à l'identique est toujours possible. Cette distinction entre deux types de propositions ou de vérités¹ n'est pas purement logique. Elle tient à l'idée que Leibniz se fait du geste créateur et de la liaison des créatures entre elles².

Chaque substance contient en effet dans sa notion tous les prédicats qui peuvent s'attribuer au sujet dont c'est la notion, mais également, *d'une certaine manière*, tous les prédicats qui peuvent s'attribuer à tous

-
1. Aux notions complètes correspondent des vérités contingentes, alors que les vérités mathématiques et géométriques, qu'on peut toujours réduire à l'identité, sont nécessaires.
 2. « Dans les vérités contingentes, bien que le prédicat soit inhérent au sujet, cela ne peut cependant jamais être démontré de lui, et la proposition ne peut jamais être ramenée à une égalité ou une identité, mais la résolution va à l'infini, Dieu seul voyant non certes la fin de la résolution qui n'existe pas, mais néanmoins la connexion [des termes] et donc l'involution du prédicat dans le sujet, parce qu'il voit tout ce qui est inhérent à la série ; de plus, cette vérité elle-même est née en partie de son intellect, en partie de sa volonté. Et elle exprime à sa façon sa perfection infinie, et l'harmonie de toute la série des choses », « De libertate », in *Leibniz, Nouvelles lettres et opuscules inédits*, précédés d'une introduction par Louis Alexandre Foucher de Careil, Georg Olms, Hildesheim, New York, 1971, p. 182.